

DUMAS FILS OU L'ANTI-ŒDIPE

MARIANNE ET CLAUDE SCHOPP

DUMAS FILS
OU
L'ANTI-ŒDIPE

biographie

PHÉBUS
LITTÉRATURE FRANÇAISE

© Libella, Paris, 2017

I.S.B.N. : 978-2-7529-1119-3

À Julien

Dumas fils a mauvaise réputation, et, jusqu'à ce livre, personne n'a couru le risque d'écrire sa biographie, quand il est l'auteur d'un des grands mythes littéraires, *La Dame aux camélias*, figure sublimée de la courtisane réhabilitée, quand, pour ses contemporains, il était un des dramaturges majeurs, à telle enseigne qu'a circulé le plaisant adjectif de «dumafiste».

Léon-Paul Fargue, qui dénonçait la mode des adjectifs formés d'un nom propre suivi du suffixe «iste», n'évoque-t-il pas dans *Sous la lampe* «cette belle renaissance naïve, massénétique et dufamiste, avec le grand-père Augier, Sarcey, Gounod [...] jusqu'à Daudet et Maupassant, Bourget et Loti¹».

Octave Mirbeau use du même attribut dans une suite plaisante :

Je ne suis pas Strindbergeois.
Je ne suis pas Dufamiste.
Je ne suis pas Sarabernhardeux.
Je suis de Carrièresouspoissiste.²

André Maurois reprend l'adjectif inventé dans *À la recherche de Marcel Proust*³ en citant, en 1949, une lettre de Proust à sa mère, puis, en 1957, dans *Les Trois Dumas* : «Rien, écrit-il, ne

1. Cité par Ramon Fernandez, in *À la gloire de Proust ou Proust ou la généalogie du roman moderne*, Éditions de la Nouvelle Revue Critique, 1943.

2. Albert Fournier, *Demeures du temps retrouvé*, Les Éditeurs français réunis, 1971, p. 169.

3. André Maurois, *À la recherche de Marcel Proust*, Paris, Hachette, 1949.

manque de la faune dumafiste : ni le mari inconscient, ni la femme blessée, ni l'ami cercleux impénitent mais philosophe, ni l'amie raisonneuse, ni la fraîche personne mi-ingénue de convention, mi-jeune fille avertie de 1887.»

Ce néologisme, mot-valise construit à partir d'un patronyme et d'une marque de filiation, atteste que les contemporains voient bien ce Dumas de troisième génération comme un fils.

Est-ce à croire que Dumas fils se définit d'abord et avant tout par cette filiation ? À vrai dire, il fallait bien distinguer le général Thomas Alexandre Dumas, le grand-père, l'écrivain Alexandre Dumas, le père, et l'écrivain Alexandre, fils de ce dernier. Tous affublés d'un même patronyme qui n'est initialement qu'un pseudonyme, adopté par Thomas Alexandre Davy de La Pailleterie, futur général de la république, les Dumas ou les Davy de La Pailleterie sont accoutumés au prénom d'Alexandre depuis 1674.

Mais il ne s'agit plus de les distinguer les uns des autres quand Dumas fils, après la mort de son père, alors qu'il était désormais le seul Alexandre Dumas, tint à ce que le mot « fils » ne fût pas retranché de son nom : « Ce mot fait partie de mon nom ; il est comme un second nom de famille qui a sauté par-dessus le nom de famille ¹. »

Dumas fils se revendique donc comme un fils. Il ne cherche pas à se désolidariser du père, à le remplacer, à le tuer. Pourtant tout le poussait au meurtre : sa naissance hors mariage, les difficultés de sa condition d'enfant naturel, sa désapprobation de la vie dissolue du père, leurs caractères opposés, leur rivalité d'auteurs.

Mais Dumas fils est un anti-Œdipe. Les Davy de La Pailleterie, dits Dumas, se donnent pour mission de chanter la gloire de leur géniteur. Dumas père a magnifié son père, mort alors qu'il avait quatre ans, guerrier intrépide arrêtant, à lui seul, l'ennemi au pont de Clausen, héros révolutionnaire malheureux à qui le Directoire a fait appel afin de mater la contre-révolution et qu'un fâcheux incident de voiture a retardé, si

1. André Maurois, *Les Trois Dumas*, Paris, Hachette, 1957, p. 431.

bien que Barras lui a substitué Napoléon Bonaparte ; comme son père avant lui, Dumas fils a veillé presque religieusement à la renommée de son père, même s'il a vu ce père mener une vie bien loin d'être rangée : il a, vivant ou mort, toujours vanté le grand écrivain populaire et débonnaire qu'il était :

«Quelle variété de tons toujours justes. Regardez donc un peu : la duchesse de Guise, Adèle d'Hervey, Madame de Prée, Richelieu, Antony, Yacoub, Burédan, Porthos, Aramis et les *Impressions de voyage*. Et toujours amusant. Quelqu'un me disait un jour : "Comment se fait-il que votre père n'ait jamais écrit une ligne ennuyeuse ?" Je lui répondis : "Parce que ça l'aurait ennuyé !" – Il est tout entier dans ce mot. Il a eu cette bonne fortune d'avoir pu écrire plus que qui que ce soit, d'avoir toujours besoin d'écrire pour faire vivre lui et combien d'autres, et de n'écrire jamais que ce qui l'amusait.»

Le schéma freudien, qui aurait supposé le rejet de celui qui avait fait souffrir sa mère et qui dilapidait son affection entre mille et une maîtresses, alors que lui, seul fils légitime, estimait être le seul à y avoir droit, est donc mis à mal.

Malgré les tensions et les brouilles qui culminent à l'adolescence du fils et jalonnent leur relation au fil des désordres du père, ils restent profondément attachés l'un à l'autre, comme en témoignent leur correspondance et leurs aveux respectifs.

Aussi, lorsqu'on s'aventure à composer une biographie du fils, ne faut-il à aucun moment oublier de garder en perspective sa complexe relation au père faite ponctuellement d'exaspération, de jugements sévères, mais continûment d'admiration et de tendresse.

L'espoir des biographes est que le lecteur, qui aura vécu quelques heures aux côtés de l'écrivain et qui aura reconnu ses qualités de cœur et d'esprit, devienne à son tour dumafiste.

DE PÈRE INCONNU

Moi, je trouve que l'homme qui met au monde volontairement un fils (et c'est toujours volontairement), sans lui assurer les moyens matériels, moraux et sociaux de vivre, sans se reconnaître responsable enfin de tous les dégâts consécutifs, est un malfaiteur qu'il faut classer entre les voleurs et les assassins.

ALEXANDRE DUMAS FILS,
Le Fils naturel, préface.

Une plaque apposée sur le mur du 1, place Boieldieu, qui s'appelait alors place des Italiens, indique au passant que

«Alexandre Dumas fils
Auteur dramatique
est né dans cette maison
le 27 juillet 1824.»

À vrai dire, un enfant sans nom, mais que seul le prénom rattache à une famille, venu au jour sous le même signe astrologique que son père, né un 24 juillet, le signe du lion. Pourtant, il faisait un temps de chien, c'est ce que *Le Journal des débats* de ce 27 juillet apprend à ses lecteurs : «S.M. [alors au château de Saint-Cloud] devait aller après la messe à Versailles passer la revue des gardes du corps. La garde nationale, deux régiments de la garde royale, et les deux bataillons de la garde suisse qui arrivent de l'armée d'Espagne; mais le mauvais temps a fait donner contre-ordre.»

Sa Majesté, c'était Charles X, revenu en France en 1815 dans le wagon des étrangers.

C'était là, au 1, place des Italiens, que son géniteur, jeune employé surnuméraire dans les bureaux du duc d'Orléans, de vingt et un ans, à peine débarqué de sa petite ville natale de Villers-Cotterêts, avait loué une petite chambre « tapissée d'un papier jaune à douze sous le rouleau [qui] donnait sur la cour ». Cadre modeste certes pour qui rêve « une carrière semée de roses et de billets de banque », mais elle avait le luxe d'une alcôve. En plus de son salaire, le gratte-papier bénéficiait parfois de billets pour le Théâtre-Français.

Il occupait ce logis depuis un peu plus de six mois, lorsque, revenant du théâtre – c'était le 21 octobre 1823, soir de la première représentation de *Pierre de Portugal*, tragédie de Lucien Arnault, qui l'avait plongé dans un état de grand enthousiasme –, il avait constaté qu'il n'avait plus de feu pour allumer sa chandelle morte. Il avait toqué à la porte de sa voisine de palier, qu'il avait sans doute croisée et recroisée dans l'escalier, à qui sans doute il avait déjà fait un doigt de cour.

Elle se faisait prénommer Laure, Labay de son nom de famille, et atteignait la trentaine. « Ma mère avait créé un petit commerce de lingerie et de broderie au coin de la rue de la Grange-Batelière, au deuxième étage, en face de la mairie. Première ouvrière de la célèbre Caroline, elle s'était établie à son tour, et son goût, son exactitude, son caractère, lui avaient attiré une clientèle peu nombreuse mais choisie¹. » Ce qu'écrivit de sa mère le narrateur de *L'Affaire Clemenceau* est-il une transposition de l'activité de Laure Labay ?

Laure Labay avait ouvert à son jeune voisin réduit à l'obscurité, qui s'était répandu en louanges de la pièce avec un tel luxe de détails qu'il n'était sorti de chez elle qu'à neuf heures du matin.

« J'ai tout lieu de croire que l'auteur de *La Dame aux camélias* dut sa naissance à cette nuit qui suivit *Pierre de Portugal* »,

1. Alexandre Dumas fils, *L'Affaire Clemenceau – Mémoires de l'accusé*, Paris, Michel Lévy frères, 1866, p. 6. L'adresse donnée pourrait correspondre à un petit atelier loué ultérieurement.

révèle Alexandre Dumas dans un passage de ses *Mémoires* que la pudeur du journal *La Presse* refusera de laisser imprimer.

Neuf mois et quelques jours plus tard, Jean-Baptiste Prout, «habile médecin», au jugement du *Journal des sciences médicales* de 1823, est appelé pour l'accouchement; il se rend ensuite, accompagné de deux voisins, l'un tailleur, l'autre dentiste, à la mairie du II^e arrondissement, située alors 3, rue d'Antin, dans l'ancien hôtel de Mondragon, pour déclarer la naissance d'«Alexandre, né le 27 du courant, à six heures du soir au domicile de sa mère [...], fils naturel de demoiselle Marie Catherine Labay», sans préciser qu'elle le reconnaissait.

Il y a gros à parier que l'annonce de la grossesse de Laure n'aura pas ravi son amant; il est exclu que le fils d'un général, vécût-il dans la gêne, épouse une humble lingère, «d'extraction modeste, d'instruction nulle»; d'autant que ce jeune employé s'est donné pour objectif suprême la conquête de la gloire littéraire: l'enfant n'est pas reconnu.

On sait peu de choses sur la mère, sur Laure, prénommée Marie Catherine par André Maurois et les biographes qui lui emboîtent le pas; appelée Marie Catherine Laure sur son acte de décès déclaré par son fils, son prénom usuel semble être Laure, comme le fait penser sa signature au bas de certains actes. Selon un certificat du commissaire de police du quartier Feydeau, elle serait née à Etterbeek, commune limitrophe de Bruxelles (à Bruxelles même, d'après l'acte de son décès); mais les recherches effectuées dans les registres de l'état civil de ces deux villes, ainsi que dans ceux d'Anderlecht, d'Evers, d'Ixelles, de Jette-Saint-Pierre, de Kœkelberg, de Molenbeck, de Saint-Gilles, de Saint-Josse-ten-Noode, de Schæbeek, sont restées infructueuses. Selon le certificat: «Née de parents français», mais on ne saura rien de plus; «les noms et prénoms des père et mère n'ont pu nous être donnés», indique l'acte de décès pourtant écrit sous la dictée de son fils. Cette naissance en Belgique à cette date, en 1794, invite à rapprocher celle-ci de l'invasion de ce pays par les troupes révolutionnaires, même si la bataille décisive de Fleurus qui entraîna la retraite des Impériaux outre-Rhin n'eut lieu que le 26 juin 1794,

trois semaines après la date attribuée à la naissance de Laure (8 juin). Peut-être les parents se sont-ils installés à Bruxelles à la suite de la première occupation de la ville (14 novembre 1792).

D'après le certificat du commissaire, cela fait vingt ans qu'elle habite la France, elle aurait donc quitté la Belgique en 1812, alors qu'elle était âgée de dix-huit ans.

Le même certificat la donne pour veuve, quand l'acte de reconnaissance de son fils la dit célibataire. Elle aurait vécu à Rouen, où elle aurait été mariée – aucune mention de ce mariage dans les registres de l'état civil de cette ville. Séparée ou veuve de son mari fou, elle avait décidé de se fixer à Paris; mais ce mariage a tout d'une fable de convenance: l'acte de reconnaissance de son fils, établi plus tard, dont toute fausse déclaration entraînerait la nullité, porte la mention de célibataire.

À quoi ressemble cette femme de trente ans? C'est une blonde, de taille moyenne, un peu grasse, de peau très blanche. Gabriel Ferry, qui l'a connue à la fin de sa vie, la décrit comme une personne sérieuse qui, sans être jolie, a un visage dont le charme plaît. Henri Blaze de Bury, au contraire, la dit laborieuse, dévouée et jolie. Son portrait au pastel conservé au château de Monte-Cristo ne dément pas cette rapide esquisse.

Avant même la naissance de l'enfant, la donne a changé: en effet, le surnuméraire (il sera nommé expéditionnaire en avril 1924) a été augmenté et peut louer pour lui et sa mère, qui n'a eu de cesse que de le rejoindre à Paris, un nouveau logis au 53, rue du faubourg Saint-Denis, attenant au Lion d'Argent. Le futur père de famille devient un amant de passage, et le 1 de la place des Italiens une halte plus ou moins longue sur le chemin de la maison, où il vit avec sa mère, à la seconde cour du Palais-Royal, où se trouvent les bureaux du duc d'Orléans.

Est-il plus assidu place des Italiens après la naissance de son fils dont il semble avoir caché l'existence à sa mère? On ignore presque tout de cette période de la vie du père et du fils. D'après Eugène de Mirecourt, Dumas «paya les mois de

nourrice et la pension de sevrage¹ ». Il n'est encore qu'un plumentif obscur, le fils n'a pas, contrairement à son père, laissée une de ces délicieuses autobiographies faisant les délices du lecteur et le bonheur du biographe, qui, dans le cas de Dumas fils, n'a que quelques anecdotes à se mettre sous la dent.

Celle-ci, par exemple, qu'Alexandre a confiée à Henri Blaze de Bury, souvenir de sa petite enfance, qu'il tenait probablement de sa mère – la scène doit se dérouler en septembre 1826 :

« Je revois mon père écrivant à la lueur d'une petite lampe auprès de ma mère. Je me souviens qu'une nuit je ne dormais pas, je pleurais, je criais ; ma mère me prit sur ses genoux pour me rendormir. Je continuais à brailler ; mon père travaillait toujours, mais les cris le gênaient et l'impatientaient, si bien qu'il finit par me prendre d'une main et m'envoyer à toute volée sur le lit. Je me vois encore en l'air. – Cris de ma mère, – scène ! Je rebraille, et mon père s'en va dans sa chambre. Le lendemain, il vint tout penaud dîner avec ma mère, et, pour se faire pardonner..., il apportait un melon² ! »

La première image que le fils possède du père, c'est celle d'un géant immense aux yeux bleu saphir comme lui et aux étranges cheveux qui, lorsqu'on y touche, donnent l'impression d'être de la laine, un monsieur qui écrit, qui écrit sans cesse avec une plume qui gratte le papier et qu'il trempe dans un encrier dont il est interdit de s'approcher, crainte que l'encre noire ne fasse des pâtés sur le blanc du papier ou ne se répande sur le plancher. À cette époque, le père ne va pas au bout des lignes, car il écrit des vers. Bientôt, d'épaisses tragédies, page après page, succèdent aux poésies fugitives.

1. Eugène de Mirecourt, *Portraits et silhouettes du XIX^e siècle*, coll. « Les Contemporains », vol. IX, « Alexandre Dumas fils », Paris, Gustave Havard, 1855, p. 15. Mirecourt est à manier avec précaution, malgré ses déclarations liminaires : « Dumas Fils lui-même, par une défiance de notre loyauté que rien ne justifie, a voulu troubler la source historique et nous jeter dans le fossé de l'inexactitude. Heureusement nous avons aperçu le piège. Un contrôle rigoureux des renseignements nous permet de contrôler l'authenticité de la biographie qui va suivre. » *Op. cit.*, p. 6.

2. Henri Blaze de Bury, *Mes études et mes souvenirs : Alexandre Dumas, sa vie, son temps, son œuvre*, Paris, Calmann Lévy, 1885, p. 7.

Le 3 juin 1827 – l'enfant n'a pas encore trois ans –, son père rencontre Mélanie Waldor, une femme de trente et un ans, elle aussi, «loin d'être belle», brune et maigre, si maigre que Victor Hugo la compare à un spectre et Musset à une huître. Cette femme mariée à un militaire exilé dans une lointaine garnison, intégrée dans la bourgeoisie lettrée de la Restauration, tient le Salon de son père, le savant Villeneuve, traducteur respecté d'auteurs grecs et latins. Ce n'est pas une maîtresse parmi tant d'autres : elle sera le Pygmalion du jeune auteur, l'admirant et lui insufflant davantage encore d'ambition. «Dans la femme qu'on aime est tout notre génie», écrira-t-il. Ce génie dans ce cas serait polymorphe, car pour Dumas la survenue d'une nouvelle liaison ne se traduit jamais par la fin d'une ancienne. Mélanie le lui reprochera plus tard : «Vous m'avez trop trompée, et cela dès le jour où vous m'avez dit en larmes à mes pieds : “Je t'aime, je n'aime que toi.” Le soir vous dormiez dans les bras de la mère de votre fils, et vous lui en disiez autant.»

Avant même qu'elle ne devienne sa maîtresse, il lui avait révélé sa paternité.

«Je t'écris près de mon fils qui va de mieux en mieux», lui confie-t-il le 13 septembre au lendemain du jour où elle lui a fait l'aveu de son amour.

Devenue sa maîtresse le 22 septembre, elle songe presque aussitôt, et sans se l'avouer peut-être, à fonder une autre famille recomposée avec son amant, son fils, et sa propre fille, la petite Élisabeth, dite Élixa, de quelques mois la cadette du petit garçon : c'est la première camarade de jeu de celui-ci. Le 10 octobre, proposant au père une promenade sous les frondaisons automnales du parc de Meudon, elle s'inquiète du vêtement du fils : «Je ne crois pas qu'Alexandre ait sa petite toilette d'hiver en état et il ferait trop froid pour une toilette d'été.»

La lettre du 15 au 16 décembre de Dumas à Mélanie fait allusion à un geste touchant de l'enfant : «Me voilà couché et t'envoyant des baisers comme Alex. de la main gauche tandis que je griffonne de la droite sur du papier à écolier.»

Ce que griffonne alors le père, c'est *Christine à Fontainebleau*,

une tragédie en cinq actes, qui lui ouvre les portes du Théâtre-Français, où elle est reçue le 30 avril 1828. Cependant, les comédiens rechignent à la mettre en scène, et c'est un nouveau drame, *Henri III et sa cour*, plein de bruit et de fureur, autrement hardi, qui est joué au Français le 10 février 1829, rattachant *de facto* le jeune homme au mouvement romantique.

Ce drame va changer le destin de son auteur et par conséquent celui de l'enfant innocent qui, à l'heure de sa représentation, dort sans doute à poings fermés.

Lisons *Le Journal des débats* du 12 février :

«C'est le début d'un jeune auteur, c'est un brillant succès que j'annonce [...]. L'auteur, demandé à grands cris, a été nommé par Firmin¹, au milieu d'un tonnerre d'applaudissements.

Mgr le duc d'Orléans a voulu marquer d'une manière spéciale la protection dont il honore l'auteur. Un grand nombre de places de galerie avait été réservé pour l'illustre spectateur, pour les princes et les princesses de sa famille, et pour les personnes de marque attachées à sa maison.»

Selon *Mes Mémoires*, «le duc d'Orléans lui-même avait écouté debout et découvert le nom de son employé², qu'un succès, sinon des plus mérités, au moins des plus retentissants de l'époque, venait de sacrer poète».

Désormais le nom d'Alexandre Dumas – pour l'enfant son propre nom – ne quittera plus le haut de l'affiche.

Selon Henri Blaze de Bury³, le jeune auteur utilise ce premier argent gagné en louant à Passy un petit appartement pour la mère et le fils.

Sans doute, Laure, lasse de devoir partager son amant avec d'autres, menace-t-elle de rompre et de partir avec l'enfant. On peut penser que, si Dumas ne s'oppose pas à la rupture avec la femme, il n'est pas question qu'il se sépare de son fils : il le prend en charge et veut l'élever dans cet élégant appartement

1. Firmin (1784-1859), de son vrai nom J.-B. François Becquerell, est un comédien français. Il entre à la Comédie-Française en 1811.

2. Le duc va le nommer bibliothécaire adjoint.

3. Henri Blaze de Bury, *op. cit.*

qu'il vient de louer au quatrième étage, situé au coin de la rue du Bac et de la rue de l'Université: n'est-il pas le plus apte à lui faire donner l'éducation qui convient?

Mais l'enfant est heureux chez sa mère. On a fort à penser que ce bonheur est proche de celui dont se souvient le narrateur de *L'Affaire Clemenceau*:

«Je vois encore notre modeste logement si proprement tenu, la vieille bonne, frottant dès le point du jour, et avec qui, sous prétexte de lui aider dans ce travail matinal, je venais jouer, à mon réveil; nos simples repas, durant lesquels ma mère causait avec cette même servante [...]; enfin la veillée et les deux ou trois ouvrières, jeunes et rieuses, à qui ma mère distribuait de l'ouvrage après l'avoir coupé elle-même. Ces jeunes filles me gâtaient de leur mieux. Ma position d'enfant naturel était sans doute pour elles une raison de plus de m'aimer¹.»

Commence alors une sourde lutte entre les parents.

Une lettre non datée de Mélanie Waldor², mais vraisemblablement de 1829, témoigne de cette lutte, de la volonté de Dumas d'enlever son fils à sa mère et des révoltes de l'enfant:

«Mon ami, tu sais combien j'aime ton fils; donc je le juge avec indulgence et non sévérité. Eh bien! mon ami, je crois que tu ne pourras pas l'élever chez toi. Il y a un fonds d'éducation vicié, qu'il faut refaire et cela le plus promptement possible – il serait sans doute bien près de toi si tu pouvais toujours t'en occuper, mais que lui donneras-tu? Deux heures au plus par jour, et jamais avec suite; hors toi, il se moque de tout le monde et personne n'en peut venir à bout. Je ne puis parvenir ni par prières ni par menaces à le peigner! Il ne veut ni lire ni écrire et fait ses volontés avec tant de violence que je suis forcée de le gronder souvent. Mais le pis de tout cela, le principe de tout le mal, c'est d'avoir été lui dire qu'il verrait sa mère le dimanche et le jeudi. Plus il la voit, plus il

1. Alexandre Dumas fils, *L'Affaire Clemenceau*, *op. cit.*, pp. 6-7.

2. André Maurois attribue cette lettre à Belle Kreilssamner, mais la graphie est bien celle de Mélanie Waldor.

revient mutin, hargneux et maussade avec nous tous. Je crois fermement que sa mère le dégoûte de nous, et même de toi. Il ne te demande plus, comme les premiers jours. Il n'a qu'une pensée : sa mère ! Le reste n'est absolument rien pour lui. Il est revenu mardi, à trois heures ; eh bien, il y retourne demain ! Elle vient le chercher elle-même ; il y couchera peut-être, et il aura passé plus de jours chez elle que hors de chez elle. Voilà le mal et il n'ira qu'en augmentant.

Ce matin, Adèle, pour le promener, l'a mené avec elle chez Fêresse¹ – il a fait le diable pour qu'elle le menât chez sa mère. Il est revenu pleurant, mécontent de n'être pas obéi. Plus il la voit, plus il veut la voir et plus il se détache de toi. Tu perds tout le fruit de ton premier mouvement de fermeté. Tu mets, entre toi et ton enfant, une femme qui met tout en œuvre pour t'aliéner son cœur et plus tard l'enfant, plein d'amour pour sa mère, te dira : "Tu m'as séparé de ma mère et tu as été dur avec ma mère." Voilà ce qu'elle lui enseignera – ton fils, loin d'être plus heureux de la voir ainsi, est peut-être plus à plaindre que si tu l'avais éloigné d'elle en rompant ses habitudes, il y a des cas où il est moins dangereux de briser que de dénouer. Toutes les journées qu'il a passées ici se passèrent dans les larmes, les mauvaises humeurs et le désir continu de s'échapper pour aller vers elle. Et ce désir et ces larmes et cette humeur, tout cela augmente à chaque visite. Il faut, je crois, mon ami, veiller à cela et prendre un parti, il faut que cet enfant n'ait durant quelque temps que toi à voir et à aimer si tu veux qu'il ne soit pas peu à peu détaché de toi et te considère, te jugeant d'après sa mère, comme un tyran et non comme un ami.»

Où l'enfant fête-t-il son cinquième anniversaire ? Rue du Bac ? À Passy ? Peut-être ce cinquième anniversaire est-il passé inaperçu, tant les événements privés cèdent ce jour-là le pas aux événements publics. Le 27 juillet 1830 est, en effet, le premier jour des Trois Glorieuses qui changèrent la France

1. Fêresse, garçon de bureau de Jean-Michel Deviolaine, chef des bureaux forestiers et cousin d'Alexandre Dumas.

en abattant la branche aînée des Bourbons. Pendant ces trois journées Alexandre Dumas, auteur dramatique, parcourt Paris, son fusil de chasse à la main, passant avec témérité d'une scène à l'autre de la révolution en cours, jusqu'au dénouement à l'issue duquel le drapeau tricolore est planté sur les tours de Notre-Dame. Le duc d'Orléans lui dira qu'il a fait là son plus beau drame et son ami Pascal Duprat, bien plus tard, qu'il a été « un jour, la révolution dans toute sa puissance ».

Loin de combler ses attentes, sa conduite héroïque ne vaut au républicain qu'une substitution de roi, ce nouveau roi fût-il son patron, et un ruban rouge, la décoration des combattants de Juillet, qu'il arbore à la boutonnière sur un dessin de Devéria publié en 1831 dans le *Journal des enfants*.

Mélanie, qui, avant ce grand chambardement politique, a gagné sa campagne vendéenne de la Jarrie, s'inquiète, de loin comme de près, de l'enfant qu'elle considère un peu comme sien : « Alexandre, dont tu me demandes des nouvelles, tousse toujours beaucoup, il est là près de moi et embrasse Éli¹. » Ce qui n'est pas dit, c'est la crainte du mal du siècle : la phtisie.

Cependant, un violent remue-ménage se prépare : Alexandre a rencontré, avant la révolution, une comédienne, Belle Kreilsamner, qui mérite bien son prénom, si l'on se fie au portrait encore énamouré, dessiné, plus de vingt ans après, par Dumas dans ses *Mémoires* : elle avait « des cheveux noirs de jais, des yeux azurés et profonds, un nez droit comme celui de la Vénus de Milo et des perles au lieu de dents² ». Elle est connue au théâtre sous le nom de Mélanie Serre, et y joue les Mars, c'est-à-dire les grandes coquettes, en province.

Mélanie a beau lutter, elle ne saurait contrebalancer les charmes de la survenante, d'autant que Belle est enceinte, tandis qu'elle a « perdu son fruit », comme on disait alors, à la fin de l'été.

1. Lettre datée du 13 juin 1830.

2. Alexandre Dumas, *Mes Mémoires*, chap. XLIII, A. Cadot, 1852-1854, 22 vol. in-8.

Pendant ce temps, à Passy, on voit quelquefois un grand gaillard, vêtu d'un somptueux uniforme d'artilleur de la garde nationale – scène facilement datable, puisque c'est à son retour de Vendée en septembre que Dumas entre dans l'artillerie de la garde nationale, laquelle est dissoute le 1^{er} janvier 1831. Il y vient respirer le bon air de la campagne dans ce qui est encore un village et surtout rendre visite à son fils, qu'il adore et à qui il cède ses moindres caprices. Il s'inquiète constamment de maladies ou d'accidents qui pourraient le frapper.

Anecdote de ce temps-là, racontée par le fils. Un jour, il tombe du haut d'un escalier. Il est évanoui. La mère, affolée et craignant pour sa vie, envoie chercher son père, que l'on finit par trouver au poste de garde de la garde nationale du Louvre. Arrivé sur les lieux, au spectacle de son fils qui, bien qu'il ait repris connaissance, est très pâle, il suffoque, il s'évanouit à son tour. On s'active aussitôt à déboutonner le grand diable équipé, plastronné, fourbi de pied en cap, à le débarasser de son sabre, son shako, ses aiguillettes. Blaze de Bury poursuit :

«Le médecin avait ordonné des sangsues, mais l'enfant opposait la plus vive résistance; le père implorait, suppliait, jurant Dieu que cela ne faisait aucun mal; à quoi l'enfant répondit :

– Eh bien, alors, mets-t'en toi-même, et je m'en laisserai mettre ensuite.

Et Dumas consentit, et il s'appliqua deux sangsues dans le creux de la main gauche¹.»

Le 5 mars 1831, le jeune garçon, sans qu'il le sache sans doute, se voit nanti d'une petite sœur : en effet, Belle Kreilsamner accouche d'une fille, à laquelle on ajoute au prénom usuel de Marie la déclinaison féminine du prénom de son père : Alexandrine. Instruite par l'expérience (elle a déjà deux enfants naturels, dont une fille du baron Taylor, directeur du Théâtre-Français), Belle exige et obtient que Dumas reconnaisse l'enfant quarante-huit heures après l'accouchement.

1. Henri Blaze de Bury, *op. cit.*

Souci d'équité ou prise de conscience des conséquences désastreuses que pourrait avoir sa négligence étant donné ses relations tendues avec Laure Labay, il s'adresse, à la mi-mars, à Jean-Baptiste Moreau, notaire et futur inamovible député de la Seine :

« Monsieur, je voudrais reconnaître, par acte passé dans votre étude, un enfant enregistré à la mairie de la place des Italiens, sous le nom d'Alexandre, le 27 juillet 1824.

Mère : Mme Labaie (*sic*). Père inconnu.

Je voudrais le reconnaître sans que la mère le sût. Je crois que cela est possible.

Mes noms sont : Alexandre Dumas Davy de La Pailleterie, rue de l'Université, 25.

La plus grande promptitude est nécessaire. J'ai peur qu'on ne m'enlève cet enfant, que j'aime beaucoup. Veuillez guider la personne qui vous remettra cette lettre dans la marche à suivre. Je crois qu'il faudrait un extrait de naissance ; alors elle l'ira chercher.

Veuillez agréer, monsieur, l'assurance de mes sentiments les plus distingués.

Alex. Dumas¹. »

L'acte de reconnaissance d'enfant naturel, établi le 17 mars 1831, en l'étude de M^e Moreau, est conservé dans le Minutier central des Archives nationales :

« M. Alexandre Dumas Davy de La Pailleterie, homme de lettres, demeurant à Paris rue de l'Université n° 25, faubourg Saint-Germain [...], a déclaré reconnaître volontairement pour son fils naturel l'enfant né à Paris le vingt-sept juillet mil huit cent vingt-quatre issu de lui et de demoiselle Marie Catherine Labay célibataire majeure, inscrit sous le prénom d'Alexandre, aux registres de l'état civil de la mairie du II^e arrondissement de ladite ville, à la date du vingt-neuf dudit mois de juillet, comme étant né de ladite demoiselle Labay et de père inconnu.

1. Ancienne collection Siminson, citée par André Maurois.

Consentant que dorénavant ledit porte son nom et qu'il soit fait mention des présentes sur toutes les pièces que besoin sera par tous officiers publics, sur ce requis.»

Le petit Alexandre n'est plus un enfant sans nom, mais cette reconnaissance tardive n'effacera pas le péché originel.

SOUFFRANCES D'UN FILS

Je cherche immédiatement dans un fait, si pénible qu'il soit, de quelle utilité il peut, il doit m'être dans l'avenir. Cela tient sans doute à ce que beaucoup de faits qui m'ont désolé dans ma jeunesse ont amené ensuite pour moi les conséquences les plus heureuses.

ADOLPHE DESBAROLLES,
Mystères de la main : révélations complètes,
suite et fin, 1879, p. 912.

On doit avouer que l'enfance d'Alexandre Dumas fils n'a pas livré tous ses mystères et ne peut être reconstituée qu'à coup de supputations.

Ainsi, à qui est-il confié quand son père et Belle passent un mois de leur été 1831 dans la station balnéaire de Trouville, à cette époque «à peu près aussi ignorée que l'île de Robinson Crusoé», assure Dumas qui se vante d'en avoir été le découvreur. À sa mère, à sa grand-mère, à qui son existence aura fini par être révélée?

Lors de ce séjour, Dumas se laisse convaincre par Félix Beudin, en visite dans le petit port, de prêter la main à un drame qu'il compose avec Prosper Goubaux, futur directeur d'une institution où le jeune Alexandre sera pensionnaire.

Belle Kreilssammer, comme avant elle Mélanie Waldor, rêve de recomposer une nouvelle famille avec le jeune Alexandre et la petite Marie, pour lors en nourrice. Peine perdue! L'enfant, resté fortement attaché à sa mère, pardonne difficilement à son père de la rendre malheureuse en s'affichant avec d'autres «dames».

Un extrait de lettre de Belle atteste de l'intérêt qu'elle porte à l'enfant : « Je m'occupe de ton fils, je fais ses chemises, j'espère qu'elles seront faites à mon retour », écrit-elle le 13 septembre 1831 alors qu'elle est en villégiature chez sa sœur, au château de Nointel. « Cherche un appartement, ajoute-t-elle, que je puisse aller le voir à mon arrivée. » L'appartement, un grand appartement, est trouvé 40, rue Saint-Lazare, dans le quartier à la mode de la Nouvelle-Athènes.

Ces chemises font sans doute partie du trousseau exigé pour une entrée en pension.

En effet, arguant de l'acte de reconnaissance, Dumas a désormais le droit de son côté. Il peut élever l'enfant chez lui. Laure, dans l'affolement, reconnaît à son tour l'enfant, mais le 21 avril, soit un mois plus tard : en désespoir de cause, elle intente un procès, mais, sa reconnaissance étant postérieure à celle du père, elle ne peut récupérer la garde de son fils.

S'ensuit une série d'enlèvements avec la complicité du fils qui a définitivement pris le parti de sa mère : lorsque la police vient le chercher, il se cache ou s'enfuit par la fenêtre.

Finalement, le tribunal après jugement fait arrêter et mettre en pension l'enfant qui, jusque-là, si on en croit *L'Affaire Clemenceau*, aurait fréquenté un petit externat tenu par un vieux bonhomme où il aurait appris la lecture, l'écriture, un peu d'arithmétique, d'histoire sainte et de catéchisme. Dans son roman, Dumas fils transcrit les derniers jours qu'il a passés avec sa mère, la préparation du trousseau, auquel les chemises de Belle ont peut-être été ajoutées, l'achat d'une timbale en argent et l'amertume qu'il ressent :

« Chacun de ces objets représentait une somme péniblement acquise, une veille prolongée dans la nuit, quelquefois jusqu'au matin. L'homme qui rend mère une fille pauvre, et qui laisse le travail de cette femme pourvoir seul aux besoins de l'enfant, a-t-il conscience de ce qu'il fait ¹? » L'indignation est toujours présente, trente-cinq ans plus tard.

Il est conduit à l'une des meilleures institutions de Paris,

1. Alexandre Dumas fils, *L'Affaire Clemenceau*, *op. cit.*, p. 8.

l'institution dirigée par Jean-Baptiste-Joseph Vautier, dont les élèves suivent les leçons du collègue Henri IV. Elle est située rue de la Montagne-Sainte-Genève, dans l'ancien collège de la Marche. Un buste a été érigé dans une des classes, celle de l'abbé Jacques Dellile, où le poète des *Jardins*, a professé.

Demande-t-on aux écoliers d'ânonner ses vers ? Par exemple :

*Le doux printemps revient, et ranime à la fois
Les oiseaux, les zéphyr, et les fleurs, et ma voix.*

C'est à ce moment que Louis Boulanger, ami fidèle du père, peint le portrait¹ en pied de l'enfant, arrêté au seuil d'un parc (probablement les Tuileries) : l'enfant a six ou sept ans, il est tête nue, ses longs cheveux blonds bouclés flottant sur les épaules, vêtu d'un pantalon de velours sombre et d'une veste, sous laquelle il porte une chemise blanche, une cravate rouge et un petit gilet blanc ; il tient d'une main un cerceau de bois et de l'autre un bâton. « L'œil est gros et à fleur de tête ; il regarde en face, avec une expression de méfiance précoce chez l'enfant, de courage ironique chez le vieillard. Tous les traits indiquent la décision et la franchise : le front large, le nez droit, la bouche ferme », juge Gustave Larroumet².

Le peintre obtient que l'enfant reste tranquille en le gavant de gâteaux.

Le 20 octobre 1832, son père passe le prendre à sa pension. C'est soir de fête : il l'emmène au théâtre de l'Odéon, où a lieu la première représentation de son drame *Charles VII chez ses grands vassaux*.

« Ce fut un four [...]. J'avais huit ans, j'écoutais avec religion parce que c'était papa qui avait écrit ça. Je n'y comprenais rien du tout, bien entendu. Tu avais voulu que

1. Laure Labay conservera ce tableau chez elle jusqu'à sa mort ; la seconde femme de Dumas fils, Henriette, en héritera et le léguera à sa filleule Geneviève Sienkiewicz, morte en 2013. Les héritiers de cette dernière ont dû s'en séparer récemment.

2. Gustave Larroumet, *Petits portraits et notes d'art*, tome 1, Paris, Hachette, 1897, p. 131.

je fusse présent à cette solennité ; tu étais superstitieux, tu croyais que je te porterais bonheur. Tu te trompais bien. Les cinq actes se déroulèrent au milieu d'un silence morne. Aussi quelle idée avais-tu de vouloir arrêter tout à coup, avec une œuvre sobre, ferme, simple, le mouvement que tu avais toi-même et le premier imprimé au théâtre ? Pourquoi tout à coup cet hommage à Racine, qu'on était convenu d'appeler un polisson ?

Nous revînmes ensemble tout seuls, toi me tenant par la main, moi trotinant à ton côté pour me mettre à l'unisson de tes grandes jambes. Tu ne parlais pas ; je ne disais rien non plus ; je sentais que tu étais triste et qu'il fallait se taire. Depuis ce jour, je n'ai jamais longé le vieux mur de la rue de Seine, près du guichet de l'Institut (où tu ne devais pas entrer), sans revoir nos silhouettes sur cette muraille humide, léchée ce soir-là d'un grand rayon de lune. Je ne suis jamais revenu d'une de mes premières représentations les plus bruyantes et les plus applaudies, sans me rappeler le froid de cette grande salle, notre marche silencieuse à travers les rues désertes, et sans me dire tout bas, pendant que mes amis me félicitaient : « C'est possible, mais j'aimerais mieux avoir fait *Charles VII* qui n'a pas réussi¹. »

Contrairement à ce qu'affirme le fils, si *Charles VII* n'eut pas le succès escompté, ce ne fut pas un four : « La passion qui respire dans plusieurs scènes, l'ardente vigueur du dialogue, et beaucoup de traits éclatants que M. Dumas sait jeter à travers une versification hasardeuse et lyrique, ont fait le succès de l'ouvrage », juge, par exemple, le feuilletoniste dramatique du *Journal des débats*².

La première lettre conservée que l'enfant reçoit de son père porte la date du 14 septembre 1832 et est écrite de Constance, grand-duché de Bade ; Dumas, qui a quitté Paris en compagnie de Belle le 21 juillet, termine alors une longue découverte de la République helvétique :

1. Alexandre Dumas fils, *Le Fils naturel*, préface, Paris, Charlieu, 1858.

2. *Le Journal des débats* du 22 octobre 1831.

« Mon cher petit Alexandre,

J'espère que bonne maman que tu as été voir t'a embrassé autant de fois que je le lui ai dit et que la preuve que je pensais à toi toujours et partout t'a rendu sage et raisonnable.

Je viens de voir un bien beau pays et, si tu avais eu quatre ans de plus, je t'aurais emmené avec moi, travaille bien, grandis vite, sois gentil, et j'espère que je te rendrai aussi heureux que je le désire.

En passant par Genève s'il me reste assez d'argent je t'achèterai une jolie petite montre que je te rapporterai dans les premiers jours du prochain mois. Je désire que tu m'écrives une petite lettre poste restante à Marseille.

Adieu mon cher petit, va voir ta bonne maman et lis-lui la lettre ci-jointe pour elle.

Je t'embrasse.

Alex. Dumas.»

Les conflits liés à la garde de l'enfant s'apaisent peu à peu : la preuve en est l'aide que Dumas apporte à Laure Labay, pour qu'elle puisse avoir une vie digne et indépendante de la pension que lui verse irrégulièrement le père de son fils. En novembre 1832, elle adresse au ministre du Commerce et des Travaux publics et au ministre de l'Intérieur des lettres sollicitant l'obtention d'un brevet de libraire. Elle a déjà obtenu du préfet de police la permission d'ouvrir un cabinet de lecture pour les journaux et s'est rendue acquéreur d'un fonds de librairie. Le 8 décembre, le préfet de police transmet au ministre de l'Intérieur des renseignements que celui-ci lui a demandé sur la dame V^{ve} Labaie (*sic*) : « Cette dame est d'origine belge, et habite la France depuis 20 ans [...], c'est, dit-on, dans le but de procurer à son jeune fils une occupation profitable qu'elle a formé cette demande. »

Vers le 15 décembre, Dumas envoie à son ami Edmond Cavé, futur chef de la Division des Beaux-Arts, un certificat signé de quatre libraires, bien connus sur la place de Paris, attestant que « Mme M. Laure Labaie [...] a les connaissances et la capacité nécessaires pour exercer la profession de libraire ». Ce certificat est accompagné d'une lettre non datée :

«Voici cher Ami le certificat nécessaire à l'obtention du Brevet de Librairie de Mlle Labaie – fais-le parvenir à la personne entre les mains de laquelle pend l'affaire et recommande-la de nouveau. Tout à toi, Alex. Dumas.»

Le rapport qu'adresse Cavé à son ministre est naturellement favorable et le Brevet de libraire, signé Adolphe Thiers, est délivré le 22 janvier 1833, à la charge de Laure Labay de «le faire enregistrer au tribunal civil de son arrondissement, après y avoir prêté serment de fidélité au Roi des Français». Elle retire le Brevet n° 3639 deux jours plus tard, mais il ne semble pas qu'elle ait exploité son cabinet de lecture: du moins *L'Almanach du Commerce* de 1833, 1834, 1835 l'ignore. D'autre part, parmi les pièces du dossier retrouvé aux Archives nationales figure l'annulation du brevet, non datée.

Que s'est-il passé? Faut-il attribuer ce renoncement à une question d'argent ou peut-être au changement de pension de son fils? En effet, le 1^{er} octobre 1833, c'est la pension Saint-Victor, située au 31 de la rue Blanche, qui l'accueille. Elle est dirigée par Prosper Goubaux¹ avec qui, pour honorer la promesse faite à Félix Beudin lors de son séjour à Trouville, Alexandre Dumas a composé *Richard Darlington*, drame qui, le 12 décembre 1831, a obtenu un beau succès au théâtre de la Porte-Saint-Martin.

Parmi ses condisciples de la pension Saint-Victor, Edmond de Goncourt, qui cite aussi les Judicis, se rappelle un de leurs petits camarades «devenu amoureux fou de l'infirmière, une très belle femme de quarante ans, et qui, pour la voir et avoir le contact de ses soins caressants, se mettait une gousse d'ail dans un certain endroit, afin de se donner la fièvre²».

Eugène de Mirecourt assure que, vers cette époque, Dumas «menait un fort joli train de maison, et, tous les quinze jours, le petit pensionnaire venait le voir. Il l'appelait monsieur Dumas.

1. Prosper Goubaux, étudiant brillant, maître d'études à Louis-le-Grand, puis professeur suppléant de grec à Sainte-Barbe, s'est associé pour fonder, en 1820, cet établissement qui a dû attendre la révolution de Juillet pour que son éducation soit «propre à élever les cœurs et les esprits».

2. Edmond de Goncourt, *Journal*, 13 octobre 1855.

On jugeait convenable de laisser jusqu'à nouvel ordre les sentiments d'affection paternelle derrière une prudence mystérieuse¹ ».

Pour se rapprocher de son fils, Laure, sans doute recommandée par Dumas, se fait embaucher à l'institution Saint-Victor comme responsable de la lingerie.

L'institution est un établissement prospère, fréquenté par des fils de famille appartenant à la noblesse, à la haute finance, au commerce de luxe. Le fils naturel de la lingère y est la cible de la méchanceté d'une troupe d'enfants gâtés. Il connaît « la dure misère d'avoir à se défendre ». Dumas fils racontera plus tard que « ces enfants m'insultaient du matin au soir, enchantés probablement d'abaisser en moi, parce que ma mère avait le chagrin de ne pas le porter, le nom retentissant que se faisait mon père [...]. Lorsque la mesure était comble, je m'en allais pleurer dans un coin, n'importe où, pourvu que ceux qui faisaient couler mes larmes ne puissent ni les voir, ni s'en réjouir² ».

Dans *L'Affaire Clemenceau*, il revient sur ces tortures :

« L'un se croyait en droit de me reprocher ma pauvreté, parce qu'il était riche ; l'autre, le travail de ma mère, parce que la sienne était oisive ; celui-ci ma qualité de fils d'artisan parce qu'il était fils de noble ; celui-là de n'avoir pas de père parce qu'il en avait deux – peut-être. »

Au dortoir, on l'empêche de dormir, au réfectoire on lui passe des plats vides. On le traite de bâtard, on fait circuler des dessins obscènes au bas desquels est écrit le nom de sa mère. Son caractère et sa santé en sont gravement affectés : il est l'objet de crises nerveuses, sa croissance s'arrête, sa santé s'étiole. J'étais « toujours sur le qui-vive. [...] Je devenais ombrageux, inquiet, haineux. J'éprouvais le besoin de la vengeance, de celle qui convient, après tout, aux faibles et aux opprimés, de la vengeance occulte et basse. Allait-on me

1. Eugène de Mirecourt, *Portraits et silhouettes au XIX^e siècle*, Paris, E. Dentu, 1867.

2. Alexandre Dumas fils, *La Femme de Claude*, préface, Paris, Michel Lévy frères, 1873.

rendre lâche? En tout cas, je souffrais assez, déjà, pour vouloir faire du mal à tous ces enfants¹».

Ses souffrances le conduisent à s'abîmer dans le mysticisme religieux : il établit un rapprochement entre ses souffrances et celles du Christ. Il se croit prédestiné à de grands sacrifices, à une grande mission et à la mort dans les tortures qui lui ouvriront le Royaume des Cieux. Il multiplie les examens de conscience, les jeûnes, les macérations, il passe des dimanches en extase mystique à l'église.

Tout s'apaisera peu à peu avec la première communion. Il ira jusqu'à écrire : « Je n'ai aucune disposition au surnaturel, pas plus, d'ailleurs, qu'aux mathématiques, qui en sont l'opposé. Je n'ai aucune superstition. Un très grand besoin d'aimer, de vénérer, aucun besoin qu'on m'aime. »

L'impression que lui laissera cette période de sa vie sera profonde. Il en gardera cet intérêt obsessionnel pour la condition des filles séduites et des enfants naturels. Le narrateur de *L'Affaire Clemenceau*, qui subit ces mêmes tortures, dira : « De cette première empreinte que j'ai reçue de l'humanité, mon âme ne s'est jamais tout à fait remise, et je ne veux pas me montrer meilleur que je ne suis ; non, je n'ai pas pardonné à ces premiers ennemis. Ma rancune ne vient pas de se réveiller tout à coup sous l'évocation de souvenirs pénibles [...] ; elle ne s'est jamais endormie complètement, même aux jours les plus heureux de sa vie². »

En même temps, chaque fois qu'il quitte la pension, c'est pour être exposé, au domicile paternel, rue Bleue, puis rue de Rivoli, à l'hostilité de la nouvelle maîtresse de son père qui a réussi à supplanter Belle. C'est une comédienne, née Marguerite Joséphine Ferrand, qui a adopté pour nom de scène Ida ou Ida Ferrier. Elle a triomphé dans *Angèle*, un drame que son amant a écrit pour elle.

Telle qu'elle est peinte par la comtesse Dash, elle a tout pour séduire un Chérubin : « Elle avait un adorable visage,

1. Alexandre Dumas fils, *L'Affaire Clemenceau*, *op. cit.*, p. 35.

2. Alexandre Dumas fils, *op. cit.*, p. 42.

des yeux admirables qui semblaient noirs et qui ne l'étaient pas ; ses sourcils et ses cils, qu'elle peignait avec un art infini, paraissaient d'ébène. Sa peau était un vrai satin blanc, à peine rosé ; ses lèvres de corail, son nez d'un dessin irréprochable, complétaient un ensemble comme on en rencontre peu. Elle avait des cheveux d'un blond adorable ; quand elle les frisait en mille boucles, à la Mancini, elle ressemblait à un bel émail de Petitot¹⁻².» Le portrait moral de cette femme « profondément corrompue, sans aucun principe », est infiniment moins flatteur. « Son premier mouvement était toujours mauvais³ », affirme la comtesse Dash.

Ida Ferrier entend régner en maîtresse absolue et régenter la vie des enfants de son amant. Alors qu'elle élève bien Marie, en a soin et semble l'aimer, elle rejette Alexandre : quand Mélanie Waldor ou Belle Kreilssamner tentaient de jouer les secondes mères, Ida Ferrier endosse le rôle de la marâtre : « Je n'ai jamais su pourquoi, écrit la comtesse Dash, Mlle Ferrand n'a jamais pu souffrir l'auteur du *Demi-Monde*, qui n'était pourtant qu'un *moutard*, quand elle connut son père. Elle en était horriblement jalouse, et ne voulait pas qu'il vînt chez elle. On ne pouvait prononcer son nom devant elle. Et Dumas, qui l'adorait, devait le voir en cachette⁴. »

Le jeune garçon rend haine pour haine. Père et fils en sont réduits à échanger une correspondance quasi clandestine : lettres ou billets réglant une permission de sortie, organisation de vacances, sorties théâtrales ou festives, envoi d'argent.

Interdit au domicile paternel, il peut cependant compter sur un refuge consolateur : la fidèle Mélanie Waldor, qui lui a gardé son affection, cultive l'amitié qu'il a pour sa fille, Élisabeth, et l'invite régulièrement chez elle au 84 de la rue de Vaugirard, où il passe parfois la nuit dans la petite maison qui lui est ouverte, comme elle l'a été à son père pendant trois ans

1. Jean Petitot I (1607-1691), dit « le Raphaël de la peinture en émail ».

2. Comtesse Dash, *Mémoires des autres*, Librairie illustrée, vol. VI, chap. xvii, p. 190.

3. Comtesse Dash, *op. cit.*, p. 186.

4. Comtesse Dash, *op. cit.*, chap. xviii, p. 207.

(de 1827 à 1830): « Cette maison à laquelle j'eusse, dans tous les malheurs ou toutes les félicités de ma vie, été heurter alors les yeux fermés, certain que j'étais de la voir s'ouvrir à mes larmes et à ma joie », écrit celui-ci dans *Le Testament de M. de Chauvelin*.

Ainsi, pendant le carnaval de 1836, Mélanie Waldor emmène l'enfant à un bal masqué: « Je t'attendrai en costume de matelot, mon cher enfant. Je te conduirai chez Mme Orfila, où tu trouveras une centaine d'enfants. Fais-toi bien gentil, peut-être ferais-tu bien d'apporter ton petit paquet et de t'habiller ici pour ne pas t'en retourner le lendemain dans ton costume, car tu sens bien qu'il faudra que tu couches ici.

Tu viendras mardi d'aussi bonne heure que tu voudras, ou, si tu vas voir les masques, tu t'arrangeras toujours pour être ici à 4 heures et 1/2 au plus tard. Éliisa et moi t'embrassons. »

Le 4 juillet 1837, elle lui propose une sortie au parc Monceau. Des billets d'entrée étaient distribués par l'administration royale: « Tu m'avais écrit que tu viendrais un jeudi, mon cher enfant, et tu n'es pas venu. Je pense que, n'ayant pas reçu de réponse de moi, tu as cru que j'étais à la campagne. Je t'aurais vu avec bien du plaisir, mais comme j'ai été six semaines sans avoir Éliisa à cause de la première communion, j'ai pensé que tu ne t'amuserais pas ici sans elle. Je l'aurai demain jeudi toute la journée et je la conduirai au jardin de Monceau. Veux-tu venir, tu nous feras plaisir, je t'attendrai chez moi jusqu'à 10 heures, et au jardin dont je préviendrai la concierge, si donc tu ne peux pas être à 10 heures, tu viendrais nous rejoindre à Monceau où je resterai jusqu'à 7 heures du soir. S'il pleut je ne sortirai pas de chez moi. Si tu veux rester coucher, tu resteras. Adieu mon cher ami, à demain. J'espère que tu pourras avoir ce jour de congé. Je t'embrasse de tout mon cœur. »

Cet été 1837, il est invité aussi par sa tante Aimée Dumas à venir passer quelque temps à Béthisy-Saint-Pierre près de Compiègne dans la maison dont elle et son frère ont hérité de leur cousine Zine et qu'elle occupe avec son mari, Victor Letellier, directeur des Contributions indirectes, alors entre deux affectations, Nogent-le-Rotrou et Soissons.

La lettre que son père lui adresse pour lui indiquer les démarches à effectuer et itinéraires à suivre est signée : « Je t'embrasse, ton père qui t'aime. » Un post-scriptum, à ce moment, émeut : « Ne manque pas d'aller embrasser maman. »

C'est l'une des dernières mentions à la veuve du général Dumas dans la correspondance : elle meurt le 1^{er} août 1838. « Tu as raison, j'ai bien souffert ; depuis le jour où ma mère est morte, je n'avais pas eu de si grande douleur », écrira Dumas à son fils le 23 juillet 1842, après la mort accidentelle du duc d'Orléans.

On peut penser que la disparition de sa grand-mère, à qui il rendait régulièrement visite, a engendré un manque pour l'enfant aussi.

C'est sans doute vers cette époque qu'intervient un événement fondateur rapporté par Mirecourt (la prudence est donc de mise). Un jour, on aurait surpris l'enfant, entrant alors dans sa quatorzième année, en train de lire *Émile*, le roman autobiographique d'Émile de Girardin qui, enfant illégitime, s'est réapproprié par ce coup d'éclat le nom de son père ; pressé de questions par son père, le jeune Dumas aurait déclaré qu'il trouvait du courage à cet Émile, car quand « un père refuse de vous donner son nom – Il faut le prendre ». Ce à quoi son père aurait répliqué : « Alors, tu veux porter le mien quand même, c'est clair. Prends-le tout de suite, et n'en parlons plus. »

Le 1^{er} octobre 1838, il effectue sa rentrée des classes à la pension dirigée par le Picard Louis Joseph Hénon, un des maîtres de pension les plus connus de Paris. L'établissement est situé au 16, rue de Courcelles, dans un hôtel quasi historique : c'est en effet dans le cabinet de M. Hénon que M. de Ségur écrivit son histoire de la *Campagne de Russie*. Les élèves sont envoyés au collège de Bourbon (aujourd'hui lycée Condorcet), alors dirigé par Nicolas Bouillet¹. L'adolescent, bien que jouissant d'une chambre individuelle, continue de

1. Nicolas Bouillet (1798-1865), auteur du *Dictionnaire universel d'histoire et de géographie*, publié en 1842.

s'ennuyer comme aux cours du collège Bourbon, pourtant dispensés par des sommités de l'Université : Charles Merruau, professeur d'histoire ; Mayer Doctor, dit Maximilian Donndorf, professeur d'allemand ; Auguste Nisard, professeur de rhétorique ou encore Jean-Jacques Courtaud Diverneresse, professeur de grec¹. Alexandre Dumas fils préfère de loin à leurs savantes leçons l'école de natation Gontard, au Pont-Royal, et le gymnase du Mont-Blanc, installé 75, rue Saint-Lazare, dans l'ancienne chapelle du cardinal Fesch. Élève plutôt médiocre, il écrit en marge de ses livres de classe des vers qui s'inspirent de Musset².

Il se lie d'amitié avec un des répétiteurs de l'institution, Jean Nicolas Demarquay, ancien valet de ferme qui, à force de labeur, sera reçu docteur en médecine en 1847. Leur amitié résistera au temps et *L'Affaire Clemenceau* lui sera dédiée : « À mon excellent ami le docteur Demarquay, Souvenir des années difficiles. »

Assoiffé de plaisirs, qui rompraient la vie monotone de la pension, il négocie avec son père sa participation aux divertissements du Carnaval par l'entremise complice du peintre Adrien Dauzats, à qui il écrit familièrement et plaisamment en janvier 1839 : « Il faut que vous obteniez de mon père une lettre par laquelle je pourrai avoir deux billets de femme et un billet d'homme pour le prochain bal de la Renaissance, sans cela je vous mange. Ne dites pas que c'est pour moi. Si tout cela vous arrive, si je vous fais lire une page de griffonnage, c'est votre faute, vous n'aviez qu'à revenir me

1. Charles Merruau (1807-1882), agrégé spécial d'histoire, écrivain du Tiers-Parti, journaliste au *Constitutionnel*, fut ministre de l'Instruction publique dans le second ministère d'Adolphe Thiers. Mayer Doctor (1805-1838), camarade d'études de Henri Heine, collabora à l'*Augsburger Allgemeine Zeitung*. Auguste Nisard (1809-1892), frère de Désiré et de Charles Nisard, docteur ès lettres en 1845, fut nommé en 1855 recteur de l'académie de Grenoble. Jean-Jacques Courtaud Diverneresse (1794-1879), philologue et helléniste français, est connu pour son *Dictionnaire français-grec* (1847-1857).

2. Henri d'Almeras, *Avant la Gloire. Leurs débuts*. Première série, Paris, Société française d'imprimerie et de librairie, 1902.

prendre là où je vous attendais. J'attends la réponse pour les billets aujourd'hui même mardi ou demain avant midi au plus tard.

Votre dévoué.

Alex. Dumas fils.»

On peut remarquer que le jeune garçon s'identifie, dès cette époque, comme Dumas fils. Il est devenu grand et fort, et en impose, aussi n'est-il plus la cible des méchancetés de ses condisciples ; il peut en revanche prendre la défense des faibles.

«J'avais seize ans à peu près, j'étais en pension [il faudrait donc dater cet épisode de 1839 ou 1840]. J'étais un grand en chambre, mais je ne m'en mêlais pas moins, pendant les récréations, aux jeux de mes camarades. L'un d'eux, âgé de huit ou neuf ans, fut battu par un plus âgé que lui. Je pris la défense du premier et battis le second. Belle action qui ne pouvait rester sans récompense !»

Le grand-père du garçon l'invite à passer les vacances à la campagne avec son jeune camarade : «Je restai là jusqu'à la moitié de septembre, jardinant, bêchant, coupant, grim pant dans les arbres, courant les bois avec mon jeune compagnon, vivant enfin comme on vit à la campagne quand on a seize ans, un bon estomac, de bonnes jambes et toute la vie devant soi.»

C'est là, à Sainte-Assise, où il reviendra par hasard plus tard, près de Seine-Port dans la Marne, qu'il connaît ses premiers émois amoureux. La mère de son ami vient passer quelques jours chez son père :

«Elle paraissait avoir dix-huit ou vingt ans. Elle était toute blonde, avec deux longues boucles de chaque côté du visage, sous un large chapeau de paille d'Italie, rond, garni de coquelicots, d'épis et de bleuets. Une robe de mousseline à travers laquelle on respirait pour ainsi dire ses épaules fraîches et ses bras frais, une écharpe de même étoffe croisée sur sa poitrine, nouée par-derrière, et dont les bouts flottaient. [...] Le soir, j'étais amoureux, non pas de cette femme, mais d'une femme.»

Au début de 1840 s'annonce le mariage de Dumas et d'Ida Ferrier. Dumas fils n'accepte pas l'union projetée. Et Dumas

tente en vain d'apaiser la lutte sourde et continue que se livrent son fils et sa maîtresse :

« Mon cher ami,

Tu sais bien une chose, c'est que si tu étais hermaphrodite et qu'avec l'hermaphrodisme Dieu t'eût accordé la faculté de faire la cuisine, je n'aurais pas d'autre maîtresse que toi.

Mais malheureusement Dieu a disposé de toi d'une autre façon.

Aie donc une fois pour toutes l'esprit assez supérieur pour que nos cœurs se touchent et se comprennent toujours malgré les obstacles matériels qui se trouveront entre nous.

Tu es et seras toujours l'aîné de mon cœur et le privilégié de ma bourse – seulement je te réponds bien moins de ma bourse que de mon cœur. À toi. Alex. Dumas. »

Peut-être tenu par l'idée persistante d'un mariage de son père et de sa mère, Dumas fait feu de tout bois afin d'empêcher le mariage honni. Il ne recule pas devant le chantage : ce sera elle ou lui. Il appelle à son aide Mélanie Waldor, amie et complice qui partage sa réprobation à l'encontre de l'union de son ex-amant ; il la charge de faire parvenir à son père une lettre qui exprime son opposition catégorique au mariage. Mélanie Waldor lui rend compte de sa mission le 15 janvier 1840 :

« Voici, mon cher enfant, le reçu de ta lettre à ton père. On l'a portée du ministère à la Petite-Villette. C'est avec bien de la peine qu'on a pu pénétrer et M. Domange¹ seul s'est montré, niant la présence de ton père chez lui et décachetant la lettre, disant que sans cela il ne donnerait pas de reçu ! Il a fait beaucoup de questions auxquelles on n'a pas répondu. Tu verras sur le reçu qu'il ira demain à ta pension – Je t'adresse ce mot chez ta mère.

J'ai bien peur que ta lettre ne soit pas remise ; les mesures sont trop bien prises ! J'ai attendu moi-même le retour de

1. Jacques François Domange (1801-1877) fit fortune à la tête d'une entreprise de vidange (Domange et C^{ie}). Bienfaiteur d'Ida Ferrier, il habitait à la Petite-Villette.

l'ordonnance. Il n'a pu y aller que ce matin à dix heures et n'est revenu qu'à deux heures. Demain, je sors de onze heures à cinq heures. Si tu as à me parler, tu me trouveras alors.

M. Domange a assuré le commissionnaire que ton père était rue de Rivoli.

On croit que ta mère devrait aller avec toi chez les témoins et les détromper sur ton compte, puisqu'on leur a dit que tu consentais avec joie au mariage! Cette démarche sauverait peut-être ton père.

Adieu mon ami. Je t'embrasse tendrement. Viens dimanche si tu n'es pas libre avant et, si tu as quelque espoir, écris-le-moi.»

À la fin du mois de janvier Dumas répond avec tristesse à son fils, en lui attribuant la mésentente recuite entre lui et sa future belle-mère, mésentente qu'il fait remonter à 1834 :

« Mon cher enfant,

Je n'ai pas reçu l'autre lettre que tu m'as écrite, sans cela j'y eusse répondu aussitôt.

Ce n'est pas ma faute mais la tienne si les relations de père à fils ont tout à coup cessé entre nous : tu venais à la maison, tu y étais bien reçu par tout le monde, quand tout à coup il t'a plu, excité par je ne sais quel conseil, de ne plus saluer la personne que je considérais comme ma femme, puisque j'habitais avec elle : à compter de ce jour, et comme il n'entrait pas dans mon intention de recevoir des conseils même indirects de toi, l'état dont tu te plains a commencé et à mon grand regret a duré six ans. Maintenant cet état cessera le jour où tu le voudras : écris une lettre à Mme Ida, demande-lui d'être pour toi ce qu'elle est pour ta sœur, et tu seras toujours et éternellement le bienvenu : ce qui peut arriver de plus heureux pour toi, c'est que cette liaison continue, car comme je n'ai pas eu d'enfant depuis six ans, j'ai la certitude de n'en pas avoir et tu restes ainsi mon seul fils et mon fils aîné.

Si tu fais cela – ce dont je te prie sans exiger, ne voulant rien devoir à la contrainte – non seulement tu seras le bienvenu tous les quinze jours, mais encore tu me rendras heureux comme il est en ton pouvoir de le faire.

Je n'ai pas autre chose à te dire. Réfléchis seulement que, si je me mariais avec une autre femme que Mme Ida, je pourrais avoir trois ou quatre enfants tandis qu'avec elle je n'en aurai jamais.

Je crois d'ailleurs que là-dedans tu consulteras ton cœur plutôt que ton intérêt, mais au reste, cette fois contre l'habitude, tous deux sont d'accord ensemble.

Je t'embrasse de tout mon cœur.

Alex. Dumas

P. S. Tu devrais au lieu de signer Alex. Dumas comme moi, ce qui peut avoir pour nous deux un jour un grave inconvénient, puisque nos écritures sont pareilles, signer Dumas-Davy : mon nom est trop connu, tu comprends, pour qu'il y ait doute, et je ne puis ajouter – père : je suis encore trop jeune pour cela.»

C'est de ce mois de janvier 1840 que sont datés les deux premiers poèmes de *Péchés de jeunesse*, l'un a pour titre : «Doute, espoir et réalité».

Le mariage suit son cours. Le contrat est signé chez M^e Desmanèches, notaire à la Villette, le 1^{er} février, en présence de témoins prestigieux : François René de Chateaubriand, pair de France, Abel Villemain, ministre de l'Instruction publique, le vicomte de Narbonne-Lara et le baron Gaspard Couret de la Bonardière, conseiller d'État. Le mariage civil est célébré le 5 février à la mairie du 1^{er} arrondissement, située 11, rue d'Anjou-Saint-Honoré, avec pour témoins les mêmes Chateaubriand et Villemain, et le mariage religieux, en l'église Saint-Roch, avec pour témoins Charles Nodier, Jacques Domange, Louis Boulanger, artiste peintre, Charles Robelin, architecte, et les mêmes vicomte de Narbonne-Lara et baron de la Bonardière.

Le mariage a encore élargi le fossé existant entre les antagonistes. Le jeune Alexandre ne veut rien entendre. À chacun de ses passages rue de Rivoli, des scènes violentes éclatent, à tel point que Dumas, attristé, mais cédant à la pression d'Ida, se résout en mars à condamner sa porte à son fils. Hénon est chargé de signifier cette décision à son pensionnaire.

Il remplit sa mission avec un tact qui laisse deviner de l'attachement pour le garçon maudit.

« Monsieur, J'ai l'honneur de vous adresser le bulletin trimestriel de votre fils, avec le bordereau de pension, qui va échoir ces jours-ci.

Mme Dumas a eu la bonté de venir me voir samedi pour me communiquer vos dispositions et les siennes relatives à Alexandre. Il est maintenant bien arrêté qu'il ne doit plus espérer être reçu chez vous, du moins avant votre départ, et que cette résolution n'a été prise que pour mieux assurer votre bonheur domestique.

Il a beaucoup pleuré, mais il m'a répondu : « Je me soumettrai toujours avec respect aux volontés de mon père ; qu'il soit heureux et que son cœur ne change jamais pour moi ; voilà ce que je demande tous les jours au ciel avec instances. »

Alexandre a dîné chez sa tante dimanche, et comme il a su que vous y étiez attendu, il l'a priée de vous remettre une lettre qu'il a faite chez elle. J'aime à croire que cette lettre, monsieur, se bornait à vous offrir l'expression de ses regrets, de sa soumission respectueuse et de sa résignation à vos volontés.

Elle était accompagnée d'un cheval que votre fils a dessiné pour vous et qu'il aurait été heureux de vous offrir lui-même.

Malgré vos nombreuses occupations, j'espère bien, monsieur, que vous trouverez un moment, dans cette huitaine, pour venir embrasser Alexandre. Votre cœur vous y portera, j'en suis sûr ; mais je vous le demande pour moi. J'ai besoin que le moral de cet enfant soit tranquille pour le faire travailler fructueusement. »

À la fin de mai, le couple Dumas quitte Paris pour s'installer à Florence. Le mobile de l'exil est officiellement économique : Dumas est criblé de dettes et Ida veut remettre de l'ordre dans les finances du ménage. La vie est moins dispendieuse sous le ciel de Toscane, et loin de Paris, Dumas pourra travailler comme un bœuf, sans être à tout moment dérangé ou engagé au plaisir.

Mais cet éloignement de Paris a un mobile plus secret que Dumas avoue à son ami Paul Collin : « L'entêtement de ce

malheureux enfant est à peu près mon seul chagrin, c'est lui qui m'a à peu près forcé à quitter Paris.»

En octobre, Dumas adresse de Florence une lettre mélancolique à son fils :

« Mon cher enfant,

Ta lettre m'a fait grand plaisir, car elle m'annonce que tu te portes bien et ta santé est ce qui m'inquiète le plus au monde. Sois sage, tu sais comment j'entends ce mot et tout ira bien [...]. Tu peux demander à Dumont *Le Maître d'armes*¹ ainsi qu'un exemplaire de chaque chose nouvelle que je fais.

Je ne serai en aucun cas à Paris avant la fin de janvier, mon absence est bien nécessaire à mes économies : il faut donc prendre patience, il m'en coûte autant qu'à toi mais que veux-tu ? [...] Apprends bien l'allemand – c'est une des choses qui te serviront le plus ; ne néglige pas le grec non plus. Le grec ancien te donnera de grandes facilités pour le grec moderne ; et tu sais que je serais bien aise que tu apprisses une langue orientale. Apprends bien aussi à faire des armes ; à mon retour je te ferai apprendre à monter à cheval. Quant au pistolet et à la chasse nous ferons tout cela ensemble. Adieu mon cher enfant ; tu n'as pas besoin de rêver à moi pour être sûr que je pense à toi. »

La recommandation d'être sage est récurrente dans les lettres du père à son fils, la sagesse en question consiste avant tout à se garder des maladies vénériennes, conséquence obligée des rapports tarifés.

La lettre qui suit, en date du 30 novembre, atteste que, si l'attachement du père pour le fils est toujours aussi vif, la rancune d'Ida ne connaît pas d'accalmie : d'où le recours à un nom d'emprunt, qui la laisse dans l'ignorance de leur correspondance :

« Mon cher enfant, sois tranquille, ce n'est pas six mois, ce n'est pas un an, ce n'est pas deux ans, c'est toujours que j'aurai

1. Alexandre Dumas, *Mémoires d'un maître d'armes*, imprimé dans la *Revue de Paris*, entre le 26 juillet et le 27 septembre 1840, puis édité en trois volumes par Dumont entre 1840 et 1841.

soin de toi jusqu'à ce que tu puisses te tirer d'affaire seul. Ainsi ne t'inquiète donc de rien, crois-moi toujours ton ami dévoué, travaille bien et vis tranquille.

Écris-moi toujours au nom d'Eugène et pas à un autre nom, je reçois tes lettres.»

Le 23 décembre 1840, le père trace pour le fils un plan de travail exigeant et précis, l'incitant à partager ses admirations littéraires :

«Ta lettre m'a fait grand plaisir, comme toute lettre où je te vois en bonnes dispositions. Les vers latins ne sont pas une chose bien importante. Cependant apprends-en la mesure, pour que tu puisses scander la langue. Si par hasard tu étais obligé de la parler, en Hongrie par exemple, où le moindre paysan parle latin.

Apprends le grec fortement, afin de pouvoir lire Homère, Sophocle et Euripide dans l'original et apprendre le grec moderne en trois mois – enfin exerce-toi bien à prononcer l'allemand – plus tard tu apprendras l'anglais et l'italien. Alors, et quand tu sauras tout cela, nous jugerons nous-même et ensemble la carrière à laquelle tu es propre.

À propos ne néglige pas le dessin. Dis à Charlieu de te donner non seulement Shakespeare, mais encore Dante et Schiller. Puis, ne t'en rapporte pas aux vers qu'on te fait faire au collège – Ces vers de professeur ne valent pas le diable – étudie la Bible – à la fois comme livre religieux, historique et poétique – la traduction de Sacy est la meilleure. Cherches-y à travers la traduction la haute et magnifique poésie qui y est renfermée – dans Saül, dans Joseph¹. Lis Corneille – apprends-en des morceaux par cœur – Corneille n'est pas toujours poétique – mais il parle toujours une belle langue colorée et concise. *Dis à Charpentier de te donner de ma part André Chénier*². Charpentier demeure rue de Seine, tu sauras

1. *La Sainte Bible contenant l'ancien et le nouveau Testament* de Louis Isaac Lemaistre de Sacy, terminée par Huré et Beaubrun, Paris, 1696, avait été rééditée en 1834-1836.

2. André Chénier, *Œuvres complètes*, Paris, Baudoin frères, 1819. Elles furent éditées et rééditées par Henri de Latouche.

son adresse chez Bulos. Dis à Collin de te faire donner par Hachette quatre volumes intitulés *Rome au siècle d'Auguste*¹ – Lis Hugo et Lamartine – mais seulement les *Méditations* et les *Harmonies* – puis fais toi-même un petit travail des choses que tu trouveras belles et que tu trouveras mauvaises – tu me montreras ce travail à mon retour. Enfin travaille et repose-toi par la variété même de ton travail. Soigne ta santé et *sois sage.*»

Il lui propose ensuite un programme de lectures qui fait la part belle au théâtre en vers et au romantisme. Son admiration allant presque toute à Victor Hugo.

«Va chez Tresse – prends chez lui à mon compte :
les poésies d'Hugo – et son théâtre,
le Molière du Panthéon².

Je te donnerai Lamartine à mon retour. Lis Molière beaucoup. C'est un grand modèle de la langue de Louis XIV. Apprends par cœur certains morceaux du *Tartuffe*, des *Femmes savantes* et du *Misanthrope*. On a fait et on fera autre chose, mais on ne fera rien comme style de plus beau que cela. Apprends par cœur le monologue de Charles V d'*Hernani* – le discours de St-Vallier du *Roi s'amuse* – le monologue du 5^e acte de Triboulet – le discours d'Angelo sur Venise – le discours de Nangis à Louis XIII dans *Marion Delorme* – enfin, de moi, tu peux aussi apprendre le récit de Stella dans *Caligula* et la chasse au lion d'Yacoub, ainsi que toute la scène du 3^e acte entre le comte, Charles VII et Agnès Sorel³ – voilà parmi

1. Charles Dezobry, *Rome au siècle d'Auguste, ou Voyage d'un Gaulois à Rome à l'époque du règne d'Auguste et pendant une partie du règne de Tibère*, Paris, Hachette, 1875.

2. Les *Œuvres complètes* de Victor Hugo ont été éditées par E. Renduel, puis Delloye, en vingt-sept volumes entre 1832 et 1842. La poésie occupe les volumes V à X, les drames les volumes XII à XIX. «Le Panthéon littéraire» était une collection des principaux écrivains de tous les pays, gr. in-8° à trois colonnes, dirigée par Louis Aimé Martin.

3. Références aux œuvres suivantes : Victor Hugo, *Hernani*, acte IV, scène II ; *Le roi s'amuse*, acte I, scène V ; acte V, scène III ; *Angelo, tyran de Padoue*, première journée, scène I ; *Marion de Lorme*, acte IV, scène VII ; A. Dumas, *Caligula*, acte I, scène II ; *Charles VII chez ses grands vassaux*, acte I, scène I et acte III, scène IV.